

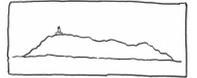
L'île des anamorphoses

version d'Amélie Navarro

La logique du coup de cœur

Une rangée de clés usb dessine une ligne droite sur toute la largeur de mon bureau, alignées là en un geste proche de la maniaquerie. Il suffirait d'en provoquer une de l'index pour que les suivantes tombent à sa suite, les unes sur les autres, aussi bien éduquées qu'une file de dominos. Je saisis une clé au hasard, la onzième en partant de gauche. Une seconde d'inattention et je manque de tout faire tomber. Entre mes doigts, ses poils se hérissent. Sans la regarder plus longtemps, il ne faudrait pas qu'elle se croie plus importante qu'elle ne l'est, j'insère la clé usb dans l'ordinateur. Obéissante, elle déploie ses griffes et s'accroche à bon port.

Je suis programmatrice pour un festival de cinéma. Pour être plus précise, et surtout honnête, je suis stagiaire-bénévole-programmatrice. Il n'y a aucune raison de me payer pour ce que je fais, qu'est-ce que ça vaut, de regarder des films toute la journée ? Nous avons choisi — c'est parti d'une idée de Marc, pourtant pas le meilleur en termes d'initiatives —, de dédier cette première édition aux cultures hispaniques. Le ventre de la clé (pourquoi elle plutôt qu'une autre ?) émet un signal lumineux, il est temps de s'y mettre. À l'intérieur, je trouve deux fichiers, un fichier vidéo et un document constitué de deux pages, une première relative au formulaire d'inscription pour une éventuelle sélection en festival, la suivante est une lettre manuscrite au bas de laquelle apparaît le carré sombre d'un post-it. Durant la photocopie, la lumière a préféré se concentrer sur autre chose. Je tente de déchiffrer ce qui est inscrit sur le carré sombre, je zoome au maximum (c'est ça le maximum ?) mais je parviens à peine à distinguer quelques lettres. Remplissant l'autre moitié de la page, une écriture manuscrite passe de la raideur à l'italique, comme si de prime abord la personne avait voulu se contenir, afficher une bonne présentation, être claire et concise mais que, peu à peu, elle s'était laissé emporter, n'avait plus vraiment réfléchi à la phrase, et puis au mot, à la lettre qui venaient après. Je ne lis pas tout le texte, je n'ai pas le temps. Tant de films à voir. Je survole le texte, suppose que la motivation est là, l'amour du cinéma, le besoin de visibilité, le prestige du festival (c'est un mensonge, il s'agit d'une première édition bancale). Ah oui, le rapport à la culture hispanique, quel est-il ? Un court paragraphe

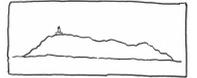


m'indique qu'il s'agit du making-of de l'adaptation cinématographique d'une nouvelle de Borges intitulée « L'île des anamorphoses ». Cette nouvelle n'ayant jamais été écrite, le film jamais tourné, il ne reste plus que ça. C'est bien ma veine, j'appuie sur la barre horizontale, le fichier se fait aspirer. Je trouve cette opération de contorsion de fenêtre assez incroyable et j'ai tendance à réitérer ce geste plusieurs fois quand j'ai envie de ne rien faire. Mais là, je n'ai pas le temps. Encore une fois, tant de films à voir.

J'ouvre le fichier vidéo, jette un œil à la durée, cinquante-deux minutes. Au fur et à mesure de ces jours enfermée dans le noir à visionner des films dont les durées vont de cinquante à cent quatre-vingts minutes (pour l'an prochain, je réduirai la durée dans les critères de sélection) (si j'en ai le droit, la légitimité, car au fond, je ne suis que bénévole), j'ai réalisé que la durée d'un film est parfois difficile à estimer, entre les minutes vécues intensément et celles qui se déroulent devant mes yeux dans une sorte d'état second. Cinquante-deux minutes, donc, je lance le film et me détourne des premières secondes pour enrouler mon foulard autour de la clé usb, cet appendice lumineux plus gênant qu'une sortie de secours. Lorsque je remonte les yeux vers l'écran, des gens se mettent en place autour d'une table, et c'est au moment où Gloria apparaît face caméra que j'entre dans le film.

Gloria qui à ce moment-là regarde la caméra, n'ayant aucune idée que dans quelque temps cette image sera sous-titrée deux fois, la première pour indiquer son nom, son prénom et sa fonction, avec réalisatrice écrit en italiques, alors que si on lui avait demandé son avis elle aurait choisi une typographie plus raide et des majuscules, mais surtout pas d'italiques. Le deuxième sous-titre qui apparaîtra en bas de l'écran, à hauteur de ses mollets, indiquera qu'au moment où Gloria est assise là, on est quatorze jours avant le début du tournage de son film. Elle se doute que son projet est mal parti mais elle n'a pas idée à quel point. À ce moment-là, si on n'y regarde pas de trop près, Gloria semble confiante.

« Je pensais appeler le film *Troisième personne du singulier* mais mon assistante m'a fait remarquer que ça faisait très film étudiant. Elle a raison. Donc pour l'instant, il n'y a pas de titre. » Elle laisse passer un silence, tourne la tête, laisse apparaître un profil inquiet et ajoute : « Il n'y a pas vraiment d'argent non plus. »



Je cligne des yeux, j'ai les yeux secs en ce moment, sûrement à cause du contraste entre les températures élevées du dehors et l'air climatisé du dedans. Avec ou sans moi, le film se déroule. Je rate le déplacement de Gloria qui rejoint son équipe autour d'une table dont la forme ovale étirée semble éloigner les gens plutôt que les rapprocher. J'ouvre les yeux sur des cheveux bruns qui s'étendent sur une nuque penchée en avant, un homme d'une trentaine d'années (qu'est-ce que j'en sais ? Lit-on une nuque comme un tronc d'arbre ?), lit à voix haute, d'un ton trop théâtral pour être sincère.

Il se lève et ouvre les yeux. La lumière du jour perce à travers les rideaux. Il s'extrait difficilement de son lit, le dos courbé, les épaules affaissées sur lesquelles il semble porter tout le poids du monde.

La caméra se place face à lui. J'avais raison, la trentaine. Il s'interrompt.

– Je ne comprends pas pourquoi il est à ce point au fond du trou.

L'amorce de Gloria apparaît, jette un froid gauche cadre.

– Parce qu'il sait ce qui l'attend quand il va se mettre au travail, il a peur de ne pas y arriver. Allez, on continue.

Il s'assoit à son bureau, face au mur, tournant le dos à la fenêtre, à la lumière, à l'île qui l'entoure. Le regard perdu dans le vide, il corne le coin d'une page pleine de ratures.

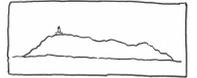
– C'est pas un peu cliché le côté écrivain torturé ?

– Il n'est pas torturé, il est préoccupé. »

Gloria le regarde durement, il poursuit.

Il se penche subitement sur sa feuille et écrit d'une traite quelques lignes. Il se redresse, lit, trouve ça mauvais. Affichant une mine de défaite, il se lève.

– Franchement, si tu veux mon avis, il faut éclaircir certains points. Sans ça, on va perdre tous les spectateurs.



- D'accord, on fera ça. On continue ?
- Silence (je m'aperçois que je soupire). Elle insiste.
- Allez, on continue.

LUI

Fais comme s'il était là.
(silence)
Il n'est pas là, je suis seul.

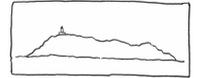
- Si j'étais lui, je ne dirais jamais ça.
 - C'est le personnage, il faut savoir s'effacer parfois.
 - C'est lourd, je suis désolé, Gloria mais il faut vraiment retoucher quelques passages.
- La caméra ne suit pas le regard de Gloria qui se promène le long des lignes de son scénario.

~~Il traverse la pièce d'un pas décidé. VIRE-LE ! Il ouvre la porte et contemple l'étendue face à lui. VIRE-LE !~~

Elle ne peut pas.

Des coups résonnent, la porte s'ouvre, je me redresse, presse la barre espace. Une fille entre. C'est l'inconnue de l'accueil, voilà plusieurs jours que je passe devant elle en me disant mais bon sang, comment elle s'appelle déjà ? J'en ai conclu qu'on ne se connaissait pas, qu'elle devait être arrivée récemment, qu'il serait bien que je prenne du temps pour m'intéresser aux autres. Maintenant que je la regarde à moitié dans la pénombre, son visage me dit quelque chose mais je ne sais pas si c'est simplement dû au fait que j'y accorde de l'importance. Une trop grande importance, je ne devrais pas m'en faire autant. Et comme elle me sourit et me tutoie immédiatement sans me demander avant « On se tutoie ? », je me dis qu'on doit se connaître.

- On va commander les sandwiches pour midi, tu veux quoi ?
- Je sais pas, y a quoi déjà ?
- Je te lis ?
- Oui, vas-y.



– Alors... Américain préparé, thon câpres, fromage blanc cressonnette, poulet curry roquette, club mayo, crevettes grises oignons, saumon fumé concombres, chèvre légumes grillés, brie noix figues.

– Tu prends quoi toi ? (Moi aussi je la tutoie immédiatement, est-ce que c'est sous son influence ou est-ce qu'on se connaît ?)

– Je sais pas encore.

– Je peux regarder ?

– Oui bien sûr.

Je saisis la carte et j'ose.

– Désolée mais je me rappelle pas ton prénom.

– Sara sans h.

Sara, le genre de personne à qui ça ne fait ni chaud ni froid d'avoir à rappeler son prénom et son existence, ne me demande pas le mien, je suppose qu'elle le connaît. Sara attend, je lis. Américain préparé, thon câpres (le thon possède-t-il un h, lui ? Je doute de tout désormais), fromage blanc cressonnette, poulet curry roquette, club mayo, crevettes grises oignons, la liste défile et une partie de moi reste avec Gloria.

Gloria qui, pendant que je ne la regardais pas, s'est éclipsée, à l'abri des regards et de la caméra, non sans avoir auparavant formulé, en exagérant l'articulation de chaque syllabe, comme si se décrocher la mâchoire la rendrait plus menaçante : « Ton journal de bord moi j'en ai ma claque tu vas pas me suivre comme ça pendant des semaines ! »

Sur ce fichier compressé au max, aucun gigaoctet n'est consacré à la séquence INT. SALON GLORIA JOUR. Elle n'existe pas car personne ne l'a suivie lorsqu'elle est rentrée chez elle, s'est installée sur son canapé, munie de son ordinateur sur lequel elle a branché une clé usb (sa coque superbe, sa LED brillant de mille feux, prête à balancer tout ce qu'elle a, je la reconnais). Des fichiers .mov, disparus lors du transfert d'elle à moi, montrent des hommes auditionnant tour à tour devant Gloria demandant à chacun d'eux de lui raconter un voyage qu'ils n'ont jamais fait. Gloria, enfoncée dans son canapé, se regarde avoir un coup de cœur pour ce jeune homme un peu trop vieux pour le rôle qui, après avoir ôté ses chaussures, lui a montré la plante de ses pieds en commentant avec beaucoup d'émotion leur manque de corne. Ce n'est pas lui, pourtant, qu'elle choisira. C'est l'homme du sixième .mov, les cheveux bruns, la nuque penchée, la trentaine. Un type connu (c'est relatif, question de territoire) qui devait caser un film



d'auteur dans son plan de carrière. Il casserait son image tout en étant la tête d'affiche du film, c'était bénéfique pour tout le monde sauf pour Gloria. L'eau a coulé sous les ponts depuis, pas grand-chose, à peine un filet.

Je pointe du doigt une ligne.

« Je prends ça et si y a pas... », je descends mon doigt de quelques lignes « ... ça. » Sara opine, Sara s'en va.

Lorsque je reprends le cours du film, Gloria est en compagnie d'une femme, le sous-titre au niveau de ses chevilles indique qu'il s'agit de la productrice.

– Tu le pousses à bout.

– N'importe quoi.

– Il dit qu'il y a des blancs dans le texte. J'ai regardé le scénario (Gloria pas plus sidérée que d'habitude par le fait que sa productrice n'ait pas encore lu le scénario), c'est vrai, ça veut dire quoi ces blancs ? Des pauses ? Des flashbacks ?

– Ni l'un ni l'autre, dans la nouvelle, c'est les passages de la première personne à la troisième personne du singulier, tu sais, je t'en avais déjà parlé.

– Oui mais on ne fait pas des films avec des mots, donc concrètement ?

– Je réfléchis encore à comment mettre ça en forme. Et j'ai besoin d'être sur le lieu, l'œil dans la caméra.

– Il faut garder les pieds sur terre, Gloria. On veut bien continuer à te suivre mais tu vois, à ce stade, on a tous besoin de concret. Appelle-le. D'après lui, il cherche à s'approprier le personnage mais tu rejettes toutes ses propositions.

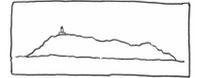
– Je ne veux pas qu'il s'approprie le personnage.

Le fichier se bloque sur le regard plein d'animosité de Gloria. Il devait durer à peine quelques secondes, le temps de passer d'un plan à un autre. Personne n'aurait dû remarquer ce regard, il aurait été trop rapide et moi pas assez attentive pour y déceler la moindre émotion. Mais maintenant que l'image est bloquée, ce regard s'empare du mien.

Je place le curseur quelques secondes plus tôt.

– Je ne veux pas qu'il s'approprie le personnage.

Le fichier se bloque à nouveau, je garde mon sang-froid (difficilement, je dois le dire) et j'éteins l'ordinateur (c'est le mieux à faire, repartir de zéro, faire comme si rien ne



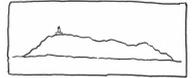
s'était passé). Pendant le redémarrage, je pense au regard de Gloria et à mon choix de sandwich, je regrette toujours ce que je choisis.

L'écran allumé, le fichier relancé, je négocie avec le curseur, tente de faire marche arrière mais le fichier se bloque toujours sur la même phrase, le même dernier mot. Je dénoue mon foulard autour de la clé usb, reprends mon souffle. « Je ne veux pas qu'il s'approprie... » Stop. C'est décidé, j'abandonne, peut-être un peu trop vite (je ne m'acharne jamais très longtemps*). Je déplace le curseur avec précaution jusqu'à ce que le film veuille bien se remettre en route. Quand l'image bouge enfin, on est une demi-heure plus tard, Gloria est dans l'avion.

Qu'a-t-elle fait durant ces trente minutes où elle m'a échappée ? A-t-elle parlé à l'acteur ? Se sont-ils disputé à propos de LUI, l'un cherchant à le définir, l'autre à le laisser vivre ? Ou s'agissait-il d'une séquence plus intime ? Gloria seule avec la caméra, racontant comment le film est né, à cette époque de sa vie où elle aimait errer dans la ville sans but, avec parfois le souci de s'en donner un, alors elle se disait que la recherche d'inspiration, comme objectif, c'était pas mal, parce qu'elle ne croyait pas du tout en ces choses-là. Ce jour-là, elle avait marché longtemps, était entrée dans cette librairie (celle-ci précisément, même si je n'avais aucune idée de laquelle, j'espérais qu'elle l'eût décrite), avait parcouru les étagères, son regard avait été attiré par un post-it (il était donc jaune !), sur lequel était écrit « coup de cœur du libraire » (même avec un zoom plus puissant, je ne l'aurais jamais déchiffré) et sous lequel le nom de Borges remplissait la couverture d'une nouvelle inachevée. Gloria s'est demandé mais c'est déjà si court, une nouvelle, pourquoi l'interrompre ? Elle a tout pris avec elle, le post-it, Borges et l'inspiration. Une demande de mise à jour apparaît au bas de l'écran, je lui demande de revenir demain.

Tant pis, je continue. Dans l'avion avec Gloria, direction Stockholm (qu'est-ce qui me dit qu'il s'agit de Stockholm ?). Gloria trois quarts dos, son front contre le hublot, son regard sans point d'accroche, elle pourrait aussi bien contempler le ciel que la rayure sur la vitre (si j'étais elle, je regarderais la rayure). Elle semble insensible aux turbulences

* Cette remarque concerne les désagréments du quotidien. Je ne sais pas ce que je vaudrais en situation de catastrophe.



(j'ai peur de l'avion). La caméra se rapproche d'elle en un zoom grossier, la voix derrière la caméra appartient à un homme, ce mystère-là, au moins, est élucidé.

– Gloria ? Gloria ?

Gloria se retourne, à nouveau un gros plan de ses yeux. Je tiens mes paupières écarquillées et fais tourner mon œil pour chasser une poussière.

– En attendant, est-ce que tu peux nous pitcher le film ?

Gloria affiche un sourire crispé, son regard planté dans la caméra ne bouge plus.

Cut.

Ce cut, cette coupure qui nous fait passer d'un instant à un autre, fait résonner l'absence de réponse. Ce cut sec et sans concessions masque peut-être le plus important, ce que Gloria ne peut raconter. De quoi ça aurait l'air, si elle disait la vérité ? Est-ce qu'on ne lui retirerait pas le peu d'argent qu'elle avait réussi à rassembler pour ce film, si elle avouait qu'il n'y avait rien, que tout ça c'était du flan ? Comment espérer filmer quelque chose à partir de rien ? Est-ce qu'un coup de cœur constituait une raison suffisante pour se lancer dans un projet pareil ? Est-ce qu'ils la suivraient toujours sans savoir où elle allait ? Et Borges, dans tout ça ? Mes yeux me démangent, c'est plus qu'une simple poussière.

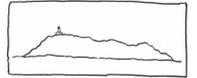
Une annonce dans l'avion, le chef de cabine s'excuse pour le retard, s'en remet aux conditions climatiques, en rajoute une couche en annonçant que selon les dernières informations reçues de la part du commandant de bord, il y a beaucoup de vent, et comme il ne souffle pas dans l'axe de la piste, les conditions d'atterrissage risquent d'être inconfortables. « Ça va swinguer », entend-on au loin (je croyais qu'il n'y avait que Gloria et moi). Les voyants lumineux s'allument, Gloria ne vérifie pas que sa ceinture est attachée, elle n'en doute pas puisqu'elle n'a pas bougé depuis le décollage, ne remuant que lorsque son bras se retrouvait engourdi par l'immobilité.

L'avion amorce sa descente, traverse la masse nuageuse, la caméra se fait bousculer par une turbulence, je perds Gloria un instant. À quoi pense-t-elle ? (Si j'étais elle, je me redresserais, mon corps se raidirait, j'empoignerais l'accoudoir et regarderais à travers le hublot pour tenter de comprendre ce qu'il se passe, presserais la paume de ma main contre la vitre, j'aurais l'impression de sentir l'air passer à travers la fissure, ma conclusion serait, pour le dire vite, « c'est foutu ». Si c'était moi, c'en serait fini d'elle, de moi, de nous. L'avion se serait écrasé aux environs de midi.) Au loin, une voix lance que ça aurait été quand même plus sympa d'aller tourner dans le Sud (je reconnais la



voix, la nuque brune, la trentaine, le sixième .mov). Gloria observe la Terre qui se rapproche, ne serait pas contre une chute libre, là, tout de suite.

L'avion penche, c'est le vertige, Stockholm (j'avais vu juste), la piste d'atterrissage, le prolongement de la ville avec le réseau routier dont Gloria distingue les lignes qui vont jusqu'au bout des terres, le port, la mer, le bateau qu'elle aurait dû prendre il y a trente minutes (je n'ai pas seulement peur de l'avion, j'ai aussi le mal de mer) et qui l'aurait amenée sur l'île. Des mois d'autorisation pour qu'on lui permette de s'y rendre. Elle avait du insister pour que ce soit cette île et pas une autre. C'était passé pour un caprice. Gloria extrait de sous son siège un étui pensé, produit et vendu pour contenir un ordinateur 13,3 pouces mais dont la taille convient parfaitement au format A4 d'un scénario. Elle y avait inséré le sien, espérant qu'ainsi, son film supporterait mieux les chocs. Autour d'elle, des gens s'inquiètent. Gloria n'y prête pas attention, ses yeux dévorent le paysage. Son regard tombe sur la mer Baltique (je m'en tiens à ce qu'elle voit, un plan fixe des consignes de sécurité placardées sur le siège avant m'indique que l'homme à la caméra a plus ou moins lâché l'affaire). Vue d'en haut, l'île apparaît comme un simple amas de rochers. Une île plate, un radeau. L'avion penche, l'île disparaît quelques instants puis revient sous un autre angle. La distance se réduit, Gloria aperçoit les géants avec leurs grands bras (quels géants ?). La vue de ces vieux moulins à vent qui occupent une partie de l'île stimule Gloria, ravie à l'idée de remplir son film de références (je commence à avoir faim mais je fais le lien avec Borges qui a écrit l'histoire de Pierre Ménard qui avait pour projet de réécrire *Don Quichotte*, et Gloria à son tour réécrit Borges, plus précisément « L'île des anamorphoses », or sur son île à elle il y a des moulins à vent. La boucle n'est jamais bouclée. Que fait le pilote ?). L'avion entame une rotation, offrant à Gloria un nouveau point de vue sur l'île, dévoilant les piliers rocheux hauts de plusieurs mètres sculptés par la mer et le vent. Ces morceaux d'autre chose qui au fil du temps et sous la puissance érosive des vagues, ont pris d'autres formes, ne s'en sont plus tenus à leur rôle de pierres. Les idées de Gloria s'y heurtent, les bonnes et les mauvaises, pas question d'être dans la retenue, surtout dans un moment pareil. C'est un paysage à imaginer d'en bas, en différentes valeurs de plan. Elle ne veut pas s'en tenir à un monologue intérieur et ouvre son scénario, le rature, réfléchit un instant avant d'écrire dans les marges, ajoute des notes de bas de page, prenant par instants du recul, observant l'île à travers le hublot, fascinée par un pilier à forme humaine, ressemblant à un homme tourné vers la mer, imperturbable face



à la violence des éléments, comme s'il avait sur leur déchaînement une longueur d'avance. Il va crever l'écran.

L'avion bascule vers l'avant, des valises sortent de leurs couchettes et s'effondrent dans l'allée centrale. Gloria se fait violence, s'arrache à ses pensées. Les yeux luisants, comme traversés par l'instant où tout s'éclaire, elle se retourne. Face caméra moi. L'avion ralentit, semble s'arrêter dans les airs.

Que se passe-t-il ensuite ? Un blanc dans le texte, un trou dans ma mémoire, un coup de vent. Est-ce que Gloria me dit quelque chose ? Je n'en ai aucune idée tant je me liquéfie devant la façon qu'elle a de me regarder. Arrêt sur image, phase d'attente avant atterrissage. Ni elle ni moi ne détournons le regard.

Quand Sara entre, munie d'un thon-câpres, « parce qu'il ne restait plus que ça », elle ne trouve à ma place qu'une paire d'yeux, deux globes roulants, s'entrechoquant. Sara ne dit rien (elle sait à quel point je peux être susceptible, décidément, elle me connaît bien), se contente de poser le sandwich sur la table et s'éclipse.

Je n'aime pas les câpres mais leur goût aigre m'aidera d'autant plus vite à revenir à moi. Il me faudra reprendre des forces pour écrire à Gloria.